

Julien Vincent

**Callum G. Brown, *The Death of Christian Britain. Understanding Secularisation, 1800-2000*, Londres/ New York, Routledge, 2001, 256 p. ISBN 0-415-24184-7. Relié : 65 livres sterling ; broché : 18,99 livres sterling.**

---

#### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

#### Référence électronique

Julien Vincent, « Callum G. Brown, *The Death of Christian Britain. Understanding Secularisation, 1800-2000*, Londres/New York, Routledge, 2001, 256 p. ISBN 0-415-24184-7. Relié : 65 livres sterling ; broché : 18,99 livres sterling. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 33 | 2006, mis en ligne le 03 novembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1168.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848  
<http://rh19.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1168.html>  
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.  
Tous droits réservés

Callum G. BROWN, *The Death of Christian Britain. Understanding Secularisation, 1800-2000*, Londres/New York, Routledge, 2001, 256 p. ISBN 0-415-24184-7. Relié : 65 livres sterling; broché : 18,99 livres sterling.

La couverture du livre, aux couleurs de l'*Union Flag*, montre une statuette du Christ délaissée au coin d'une pièce. Face à elle, une chaise au bleu passé est couverte d'une épaisse couche de poussière. En arrière plan, sur les murs moisis de ce qui ressemble à un presbytère abandonné ou à un ancien local associatif, on distingue plusieurs générations de papiers peints rouges et blancs. Cette image d'un monde perdu résume bien le propos de Callum G. Brown qui s'attache à démontrer l'unité d'un très long dix-neuvième siècle religieux, entre 1800 et 1960. La « mort de la Grande-Bretagne chrétienne » n'est pas ici celle des rapports entre la monarchie et les deux Églises établies d'Angleterre et d'Écosse, ni celle de la foi chrétienne elle-même, mais concerne plutôt un niveau intermédiaire, appelé *discursive Christianity*, qui désigne (en référence à Michel Foucault) les « protocoles de l'identité personnelle » tels qu'ils s'inscrivaient dans les comportements mais aussi dans les récits de vie. La démonstration s'appuie sur deux grands types de sources qui nourrissent aussi les deux thèses principales de l'auteur.

Callum G. Brown s'attache en premier lieu (chapitres 2, 3 et 7) à relire les sources statistiques du XIX<sup>e</sup> siècle en s'intéressant de près à leur genèse. Afin de réfuter une interprétation ancienne qui veut que le déclin de l'influence des Églises soit issu de l'industrialisation et de l'urbanisation, l'auteur insiste sur la nécessité de reconstruire la genèse de ces sources quantitatives afin de saisir les présupposés qui étaient à l'œuvre dans l'établissement des conventions de mesure qui les sous-tendaient. Conçues et fabriquées dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les statistiques religieuses seraient inséparable d'un projet évangélique symbolisé par la figure du prédicateur écossais Thomas Chalmers (1780-1847), pionnier de la « thèse de la sécularisation » telle qu'elle fut reprise par les historiens dans les années 1960 et 1970, et promoteur d'un renouveau religieux dont l'importance a beaucoup été soulignée depuis une quinzaine d'années. Mais alors que le livre de Boyd Hilton *The Age of Atonement* (Oxford, Clarendon Press, 1988) montrait surtout l'impact de l'évangélisme sur l'imaginaire économique et social du premier XIX<sup>e</sup> siècle, Callum G. Brown fait pour sa part un lien fort entre la dénonciation évangélique de la « sécularisation » des classes populaires urbaines et le projet d'une connaissance statistique de la pratique religieuse.

Plutôt qu'un dispositif centralisé, l'évangélisme est décrit comme un ensemble de représentations et de pratiques organisées de façon autonome au sein des congrégations locales, dans lesquelles les visites à domicile, une vie associative particulièrement dense, et la publication de centaines de mil-

liers de tracts, véritable « économie du salut », contribuaient à « privatiser la foi » et à rendre les individus plus autonomes vis-à-vis des autorités ecclésiastiques. L'auteur suggère, sans véritablement le démontrer, que la constitution de statistiques religieuses à l'époque victorienne s'appuya sur ces nouvelles pratiques, notamment sur la visite à domicile qui permettait aux porteurs du message évangélique de rentrer dans l'intimité des foyers. Il propose en outre une réinterprétation de ces statistiques qui tend à réévaluer les pratiques individuelles et à souligner les limites des explications en termes de classes dont les contemporains étaient si friands. Si, par exemple, les chiffres semblent indiquer une baisse générale de l'assiduité à l'église ou à la chapelle à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (« *churchgoing* »), c'est bien souvent parce que le sermon du dimanche a lieu chez les protestants en fin de matinée, heure où les femmes sont occupées à la préparation du très chrétien déjeuner dominical. Or, même lorsqu'elles ne participent pas à l'office du dimanche soir, celles-ci restent massivement impliquées dans nombre d'autres activités religieuses non représentées par les statistiques, comme celle des relevailles (« *churching* ») qui font l'objet d'une intéressante analyse.

Le second apport de Callum G. Brown (chapitres 4, 5 et 6) consiste à proposer une nouvelle périodisation du déclin de la « Grande-Bretagne chrétienne », qu'il situe au début des années 1960 plutôt que dans les années 1890 : le XIX<sup>e</sup> siècle religieux finirait donc avec la révolution sexuelle et avec les premiers albums des Beatles (« plus connus que Jésus Christ » comme l'affirmait John Lennon). Ici l'auteur, partant de l'hypothèse selon laquelle les individus construisent et reconstruisent leurs identités au gré des circonstances en fonction d'un répertoire d'histoires et d'intrigues, se concentre sur des récits de vie qu'il trouve dans les romans victoriens, dans les tracts ou les magazines, dans les notices nécrologiques, dans les autobiographies, mais aussi dans un important corpus d'entretiens recueillis dans les années 1960 auprès d'Écossais et d'Écossaises nés vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Insistant sur les points communs plutôt que sur les différences au sein de cet ensemble hétérogène de récits de vies chrétiennes, l'auteur y trouve une même « structure narrative » : l'histoire y est presque toujours celle d'une conversion autour de laquelle se déploient des valeurs souvent résumées sous la forme d'une opposition entre les hommes et les femmes. Ainsi la piété y apparaît féminine et domestique, tandis que la masculinité y est un obstacle à surmonter dans la voie du salut (avec de rares exceptions, comme au moment de la Grande guerre). La boisson, le jeu et la violence, tendances masculines, témoignent, selon l'auteur, d'une inquiétante virilité qu'il faut pouvoir surmonter, presque toujours avec l'aide des femmes.

Le lien entre les deux volets de cette étude repose donc sur une hypothèse simple : les femmes britanniques, considérées du point de vue de leurs pratiques quotidiennes, restèrent sous influence chrétienne jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Un essai qui s'attache à réinterpréter deux siècles

d'histoire religieuse dans leur ensemble, et qui se donne pour objectif de proposer un nouveau questionnaire plutôt que d'apporter des preuves définitives, prête inévitablement le flanc à la critique des spécialistes de tel ou tel domaine. Le livre présente néanmoins le mérite de mêler la critique des prédécesseurs à des propositions concrètes pour les travaux futurs. Du fait de son double intérêt pour la construction des statistiques et pour la structure narrative des identités, il propose en outre un utile tour d'horizon des enjeux, des concepts et des méthodes de la recherche actuelle en histoire religieuse.

Julien VINCENT

Yves LEQUIN, Jean-Jacques BECKER, Serge BERSTEIN, François CARON, Françoise CRIBIER, Patrick FRIDENSON, François LOYER, John MERRIMAN, Michelle PERROT, Antoine PROST, ***Ouvriers, villes et société. Autour d'Yves Lequin et de l'histoire sociale***, Paris, Nouveau monde éditions, 2005, 296 p. ISBN : 2-84736-142-1. 34 euros.

Ce livre n'est pas un volume d'hommage ou de mélanges traditionnel. Les éditeurs ont choisi de déconstruire la logique de ce rituel académique en publiant un livre hybride qui regroupe à la fois des textes anciens d'Yves Lequin, parfois difficilement accessibles aujourd'hui, une série d'études originales inscrites dans la recherche contemporaine, et des textes plus larges à vocation historiographique. L'ensemble est organisé en deux parties : « La formation de la classe ouvrière » et « L'épanouissement des sociétés industrielles et urbaines ». Il regroupe des textes d'Yves Lequin aux statuts divers qui constituent comme une série d'éclats et de jalons au sein d'une œuvre foisonnante. Ces textes réédités sont suivis par des « regards » où des auteurs issus d'horizon divers proposent des prolongements ou des retours réflexifs et historiographiques sur l'œuvre d'Yves Lequin. L'ensemble donne un ouvrage original, à la construction ambitieuse, qui fournit à la fois une introduction à l'œuvre de l'historien lyonnais et une synthèse éclairante sur l'évolution de l'histoire sociale en France. Trois thèmes, qui donnent également son titre au livre, structurent l'ensemble : les ouvriers, les villes et la société. Chez Yves Lequin ce sont indéniablement les ouvriers qui sont premiers, les deux autres thématiques découlent de l'élargissement des questionnements et des problématiques nés de l'étude de la formation de la classe ouvrière.

Yves Lequin est d'abord l'auteur d'une thèse monumentale, *Les ouvriers de la région lyonnaise* (publiée en 1977) ; c'est la réédition d'extraits de l'introduction et de la conclusion qui ouvre ce volume. Ces textes denses définissent le projet d'une « histoire globale » qui prend ses distances à l'égard d'Ernest Labrousse et de Fernand Braudel en privilégiant la démographie historique et